

OBSCURANTISME DUR ET OBSCURANTISME MOU DANS LES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

Jon Elster

Presses Universitaires de France | « Diogène »

2010/1 n° 229-230 | pages 231 à 247

ISSN 0419-1633

ISBN 9782130580010

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-diogene-2010-1-page-231.htm>

Pour citer cet article :

Jon Elster, « Obscurantisme dur et obscurantisme mou dans les sciences humaines et sociales », *Diogène* 2010/1 (n° 229-230), p. 231-247.
DOI 10.3917/dio.229.0231

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

OBSCURANTISME DUR ET OBSCURANTISME MOU DANS LES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

par

JON ELSTER

La recherche est une activité à risques. Elle comporte toujours une possibilité d'échec. Nombre de chercheurs échouent honorablement, et parfois tragiquement, après avoir consacré toute leur carrière à développer une hypothèse qui a fini par être réfutée. Le sujet de cet article, ce sont les échecs déshonorants. La portée de notre propos, en d'autres termes, sera extrêmement négative¹.

Il existe un nombre élevé d'écoles de pensée, dans le domaine des sciences humaines et sociales, qui sont *obscurantistes*. J'entends par là que nous pouvons annoncer à l'avance que la poursuite des recherches dans le cadre de ces paradigmes a peu de chances de produire quelque chose de valeur. Si quelque chose de valeur est produit – ce qui peut arriver –, cela se fait en dépit de l'adoption de cette théorie, et non pas grâce à elle. Et je crois même que, à quelques honorables exceptions près, ces écoles ont acquis un statut quasi hégémonique ou dominant. Ne pouvant être étayé ici sur assez d'exemples, ce constat devra se contenter de prendre la forme d'une simple assertion. Dans son ensemble, cet article pourra donc sembler riche en affirmations et pauvre en arguments. Dans le cadre d'une brève discussion couvrant un si vaste terrain, une telle carence est inévitable. À l'exception de mes critiques de l'analyse de données, pour lesquelles je m'appuie sur des autorités de seconde main, j'estime toutefois que je serais capable de défendre mes positions de manière spécifique et détaillée.

*

Il existe un terme moins châtié pour parler de l'obscurantisme, c'est celui de *conneries*. Dans le cadre de la philosophie anglo-américaine, il existe de fait une sous-discipline mineure que l'on pourrait bien qualifier de *conneriologie*². Le point faible de ce genre de littérature, c'est que la plupart du temps elle ne dialogue pas directement avec des écoles ou auteurs particuliers, pas plus qu'elle n'a tendance à pourvoir des explications causales de l'émer-

1. Je formule des suggestions constructives dans Elster (2007, 2009b).

2. L'article fondateur de la *bullshittology* a été rédigé par Harry Frankfurt en 1988 (Frankfurt 2005 ; voir aussi Cohen 2002, Gjelsvik 2006).

gence et la persistance de cette masse d'absurdités scientifiques. La *conneriologie* devrait, je pense, figurer parmi des disciplines comme la psychologie cognitive ou la sociologie des sciences, plutôt que s'inscrire dans le domaine de la philosophie. Certains psychologues, par exemple, ont montré que l'esprit humain s'engage constamment et de manière excessive dans la *recherche de modèles*, voyant des connexions et des relations là où elles n'existent pas. Comme je le dirai plus loin, la même tendance se retrouve chez les chercheurs en sciences sociales. Aussi n'est-il pas surprenant que quelques-uns d'entre eux soient restés sous l'emprise des mécanismes sociaux de l'ignorance pluraliste, de l'idéologie collective ou de la pensée grégaire étudiées par d'autres chercheurs.

Contrairement à ces philosophes, donc, je ne vais pas essayer de saisir ce que peut être l'essence de l'obscurantisme, si tant est qu'elle existe. Je vais plutôt tenter d'étayer et d'illustrer cette idée que l'obscurantisme dans les sciences humaines et sociales est loin d'être un problème mineur, voire marginal. Nombre de critiques ont déjà fait valoir cette thèse en ce qui concerne l'*obscurantisme mou*, une expression que je vais expliquer brièvement. Jusqu'à récemment, les critiques de l'*obscurantisme dur* – essentiellement les modèles mathématiques et l'analyse de données – étaient moins nombreuses et plus discrètes. La crise économique actuelle a conduit à une conscience plus aiguë de ce phénomène.

Les obscurantistes mous ont tendance à critiquer les obscurantistes durs et *vice versa*. Lorsque je critique *l'un et l'autre camp*, chacun des deux peut facilement se convaincre que j'appartiens à l'autre camp. Par ailleurs, chacun pourra me prendre pour un allié dans son combat contre l'autre camp. Aucune de ces situations n'est particulièrement plaisante. Heureusement, je ne suis pas seul dans cette aventure. Un certain nombre de chercheurs à l'esprit civique ont pris du temps sur leurs propres travaux pour critiquer et dénoncer l'obscurantisme en détail, phrase après phrase, équation après équation (cf. Achen 2002 ; Barry 2001 ; Dawes 1994 ; Freedman 2005, 2010 ; Loftus 2003 ; Loftus et Ketcham 1994 ; Sokal 1996 ; Sokal et Bricmont 1999).

*

D'une manière générale, l'obscurantisme peut être à l'origine soit d'un *gaspillage* soit d'une véritable *nuisance*. Le gaspillage implique généralement que des chercheurs ou étudiants auraient pu consacrer leur vie à des travaux plus utiles à la société et plus épanouissants pour eux-mêmes. La nuisance peut advenir lorsque les théories obscurantistes sont utilisées comme prémisses à des actions. Nous obtenons ainsi quatre catégories :

	<i>Obscurantisme dur</i>	<i>Obscurantisme mou</i>
<i>Nuisible</i>	LTCM (hedge fund) Crise financière actuelle Arguments statistiques en faveur de la peine de mort et contre le contrôle des armes à feu	Théories sur l'autisme (Bettelheim) Théories du refoulement Marxisme (Marx)
<i>Gaspillage</i>	Économie fantaisistes Politologie fantaisistes Moult analyses de régression Théorie du subalterne (Ho- mi Bhabha) Fonctionnalisme (Bourdieu, Foucault)	Multiculturalisme (Iris Young) Postmodernisme (Latour) Structuralisme (Lévi-Strauss) Psychanalyse (Lacan, Klein) Marxisme (Badiou) Études culturelles (Saïd)

À défaut de pouvoir discuter ou illustrer l'ensemble des éléments de cette liste, je me limiterai à quelques exemples.

Je commencerai par le coin en bas à droite du tableau, en évoquant quelques interprétations du roman *Mansfield Park* de Jane Austen. Lisons d'abord le commentaire d'Edward Saïd à la description par Austen de la réaction de Sir Thomas Bertram devant le désordre et la frivolité qu'il trouve à son retour des Indes occidentales :

La force de ce paragraphe est incontestable. [...] Il s'agit d'un protestant de la première heure qui a cherché à éliminer toute trace de comportement frivole. *Il n'y a rien dans Mansfield Park qui pourrait nous contredire*, néanmoins, si l'on supposait que Sir Thomas fait exactement les mêmes choses – à plus grande échelle – dans ses « plantations » d'Antigua. Quels qu'aient été les problèmes là-bas [...], Sir Thomas a été capable de les régler et de maintenir son contrôle sur son domaine colonial. *Plus nettement* que partout ailleurs dans son roman, Austen accorde ici autorité domestique et autorité internationale, faisant clairement comprendre que les valeurs associées à des choses aussi élevées que l'ordre, la loi et la propriété doivent être fermement ancrées dans la propriété et la gestion d'un domaine réel. *Elle voit clairement* que tenir et diriger Mansfield Park, c'est tenir et diriger un empire, selon une correspondance qui est à la fois proche et inévitable. (Saïd 1993 : 104 ; je souligne.)

C'est vrai, il n'y a rien dans l'œuvre qui vient contredire cette interprétation. Mais rien non plus qui vient la soutenir. Il est absurde d'affirmer, comme le fait Saïd, qu'une lecture qui n'est pas expressément contredite par le texte puisse *ipso facto* être imputée à l'auteur comme étant une expression « claire » de ses intentions.

On peut trouver un exemple encore plus flagrant dans deux assertions qui prétendent que Fanny Price, l'héroïne du roman, est fondamentalement une prostituée. Jenny Davidson (2004 : 155, 164) soutient que Fanny Price a « beaucoup en commun » avec Lu-

cy Steele, héroïne d'un autre roman de Jane Austen, *Sense and Sensibility*. Même si quelques lecteurs ont pu juger que Fanny Price était d'une suffisance et d'une obséquiosité insupportables, rien n'indique, dans une lecture naïve (celle que je défends) qu'elle ait *quoi que ce soit* de commun avec l'égoïste et intrigante Lucy Steele. Jenny Davidson considère néanmoins la modestie de Fanny comme un moyen (150), et soutient que son « son habileté à dissimuler ses pensées se révèle fort efficace » (161) pour séduire Edward Bertram. Ces affirmations ne résistent pas à deux *tests d'intentionnalité*. Premièrement il n'y a rien dans le roman qui puisse témoigner des intentions intrigantes de Fanny Price. Bien que sa modestie soit en effet récompensée, ce qui est une *conséquence* de son comportement ne saurait expliquer celui-ci³. Deuxièmement, il n'y a rien dans le roman qui puisse témoigner que Jane Austen a eu l'intention d'insuffler au lecteur que Fanny Price était semblable à Lucy Steele. Jenny Davidson cite le fait que « Fanny » n'est pas sans rappeler le roman de Cleland, *Fanny Hill* (une « femme de plaisirs ») et que « Price » [« prix »] possède d'évidentes connotations monétaires (Davidson 2004 : 163-164). Même si le texte peut bien *provoquer* chez les lecteurs modernes ce type d'associations, Davidson ne présente aucune preuve qu'Austen ait *voulu* que ses lecteurs associent Fanny Price avec l'héroïne d'un roman pornographique. Sa lecture équivaut en réalité à une explication fonctionnelle du texte.

Une version encore plus extravagante au sujet du même passage nous est proposée par Jillian Heydt-Stevenson (2000). Son argument revient à soutenir que Jane Austen aurait systématiquement cherché, ou presque, à décevoir les lecteurs naïfs de *Mansfield Park* dans leur croyance en l'innocence de Fanny Price, tout en permettant aux lecteurs plus perspicaces de comprendre qu'elle était « à peine plus [*sic*] qu'une marchandise fétiche, essentiellement [*sic*] achetée et vendue par les membres de sa famille, encouragée à se prostituer pour l'appât du gain et d'un statut social » (Heydt-Stevenson 2000 : 328). Elle néglige, tout comme Jenny Davidson, ce fait gênant que l'offre de Henry Crawford avait été rejetée par elle et, comme elle, cite l'emploi de « Fanny » et de « Price » comme des preuves permettant d'interpréter Fanny Price comme « sexe monnayé ». Un tel procédé est à peine plus sérieux que la numérologie ou l'astrologie.

Après ces lectures fonctionnalistes, je passe maintenant à un exemple de critique littéraire structuraliste contenu dans un article célèbre de Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss. Bien que

3. De même, l'hypothèse d'une Fanny Price intéressée ne saurait expliquer son refus lors de la demande en mariage de Henry Crawford, pourtant plus fortuné. Qu'on imagine comment Lucy Steele aurait répondu !

les premiers travaux de Lévi-Strauss sur les liens de parenté ne soient en rien obscurantistes, ses études plus tardives sur l'analyse des mythes me paraissent quelque peu hermétiques et sans grand pouvoir convaincant. La même remarque s'applique, me semble-t-il, à l'analyse du poème de Baudelaire, *Les Chats*, dont je cite un bref extrait :

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont plein d'étincelles magiques
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

Les chats, nommés dans le titre du sonnet, ne figurent en nom dans le texte qu'une seule fois – dans la première proposition, où ils servent d'objet direct : *Les amoureux [...] et les savants Aiment [...] Les chats*. Non seulement le mot « chats » ne réapparaît plus au cours du poème, mais même la chuintante initiale /ʃ/ ne revient que dans un seul mot : /ilʃer/ *l*. Elle désigne, avec redoublement, la première action des félins. Cette chuintante sourde, associée au nom des héros du sonnet, est soigneusement évitée par la suite. (Jakobson et Lévi-Strauss 1962 : 13 ; je souligne.)

L'ensemble de l'article est un festin d'oppositions parfaitement arbitraires dont la pertinence n'est jamais attestée. Je voudrais simplement diriger l'attention du lecteur sur la dernière phrase, où les auteurs déclarent que la chuintante sourde, qui était apparue au sixième vers, est « soigneusement évitée par la suite ». Comment peuvent-ils savoir qu'une telle absence est délibérée ? Quel est le sens d'une telle absence ? Que penser alors de toutes les autres absences que l'on pourrait énumérer ? Quelle signification prêter à ce « redoublement » de la chuintante ? Une fois encore, nous ne sommes pas très loin de la numérologie.

L'âge d'or du structuralisme est derrière nous, et ne semble pas avoir laissé beaucoup de traces. Le fonctionnalisme, en revanche, se porte bien et est très vivant, comme j'ai pu m'en rendre compte lors de mon retour en France. Les idées d'Althusser, de Michel Foucault et de Pierre Bourdieu conservent une influence immense et immensément pernicieuse sur les sciences sociales et la philoso-

phie françaises. À en croire ces auteurs, les pratiques sociales les plus variées peuvent s'expliquer par leur tendance à maintenir l'hégémonie des groupes dominants. Si certaines pratiques semblent provoquer un effet différent, ce fait s'explique alors par le « besoin du système » de maintenir une façade d'impartialité. Cette approche fonctionnaliste est clairement identifiable du fait de la prolifération successive de *verbes (ou de groupes verbaux) sans sujets*. L'extrait suivant, tiré de *Surveiller et punir* de Michel Foucault, un ouvrage qui eut une influence énorme, est l'illustration parfaite de cette pratique :

Mais peut-être pourrait-on retourner le problème et se demander à *quoi sert* l'échec de la prison ; à *quoi sont utiles* ces différents phénomènes que la critique, continûment, dénonce ; *maintien* de la délinquance, *induction* à la récidive, *transformation* de l'infracteur d'occasion en délinquant d'habitude, *organisation* d'un milieu fermé de délinquance. Peut-être faut-il chercher ce qui se cache sous l'apparent cynisme de l'institution pénale qui, après avoir fait purger leur peine aux condamnés, continue à les suivre par toute une série de marquages (surveillance qui était de droit jadis et qui est de fait aujourd'hui ; passeports des bagnards autrefois et maintenant casier judiciaire) et qui poursuit ainsi comme « délinquant » celui qui s'est acquitté de sa punition comme infracteur ? Ne peut-on pas voir là plutôt qu'une contradiction, une conséquence ? Il faudrait alors supposer que la prison et d'une façon générale, sans doute, les châtiments ne sont *pas destinés* à supprimer les infractions ; mais plutôt à les *distinguer*, à les *distribuer*, à les *utiliser* : qu'ils visent, non pas tellement à rendre dociles ceux qui sont prêts à transgresser les lois dans une tactique générale des assujettissements. La pénalité serait alors une manière de *gérer* les illégalismes, de *dessiner* des limites de tolérance, de *donner du champ* à certains, de *faire pression* sur d'autres, d'en *exclure* une partie, d'en *rendre* utile une autre, de *neutraliser* ceux-ci, de tirer profit de ceux-là. (Foucault 1975 : 277.)

Comme j'ai analysé ce passage dans Elster (1983 : 104-105) et que sa vacuité est, je l'espère, évidente, je ne m'y étendrai pas davantage. Je ne le cite que parce que je suis convaincu – étant souvent membre de jury de thèses françaises ou participant à divers rencontres intellectuelles – qu'un tel état d'esprit reste omniprésent. Actuellement, le mot-clé c'est celui de « dispositif », c'est-à-dire toute sorte d'institution ou de modèle de comportement dont on peut affirmer qu'il a pour effet ou fonction, directe ou indirecte, dans le court ou le long terme, de perpétuer la domination des élites. Nous pouvons apprendre à travers les mots de Foucault comment il a érigé ce dispositif au rang d'une sorte d'agent *supra-individuel* :

[...] par « dispositif », j'entends cette sorte – disons – de formation, qui, à un moment historique donné, a eu comme fonction majeure de répondre à une urgence. Le dispositif a donc une fonction stratégique

dominante. Cela a pu être, par exemple, la résorption d'une masse de population flottante qu'une société à économie de type essentiellement mercantiliste trouvait encombrante : il y a eu là un impératif stratégique, jouant comme matrice d'un dispositif, *qui est devenu peu à peu le dispositif de contrôle-assujettissement* de la folie, de la maladie mentale, de la névrose. (Foucault 1994 : 299 ; je souligne.)

Parmi les autres domaines qui figurent en bas à droite de ma liste, je voudrais encore mentionner la psychanalyse. En France, en Argentine et dans une moindre mesure dans d'autres pays, cette manière de concevoir la vie de l'esprit est toujours prise au sérieux. D'un point de vue théorique, elle reste dépourvue de tout fondement scientifique. Mis à part quelques exceptions notables, l'étude de la psychanalyse n'est qu'une perte de temps. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne ses représentants les plus extrêmes, comme Jacques Lacan ou Melanie Klein. Comme je ne peux pas apporter des preuves dans un si court article, je me contenterai de citer un passage tiré de l'éditorial d'un des derniers numéros de *Nature* (2009) :

Un test de réalité pour la psychologie. Quiconque entreprend de lire les œuvres originales de Sigmund Freud pourra être séduit par la beauté de sa prose, l'élégance de ses arguments et l'acuité de ses intuitions. Mais tous ceux qui possèdent quelques rudiments de la méthode scientifique seront également choqués par la désinvolture avec laquelle il élabore ses théories *pratiquement à défaut de toute preuve empirique*. C'est l'une des raisons pour lesquelles la psychanalyse freudienne est passée de mode depuis si longtemps : ses *efforts gigantesques* – les traitements peuvent durer des années – ne sont récompensés par aucune garantie d'efficacité.

Les termes que j'ai reproduits en italiques renvoient précisément à ce que je révoque au titre d'obscurantisme et de gaspillage. Même si la psychanalyse en tant que thérapie est aujourd'hui passée de mode dans de nombreux pays, nombre d'universitaires persistent à se référer à ses positions théoriques.

Je ne m'attarderai ni sur le multiculturalisme ni sur le postmodernisme comme sources de gaspillage, me contentant de renvoyer les lecteurs aux travaux de Barry (2001) et Sokal et Bricmont (1999). Les failles du marxisme en tant qu'entreprise théorique ont été dénoncées avec une telle minutie par l'ensemble des « marxistes non déconnant » que *le marxisme non déconnant en est finalement apparu comme un ensemble vide* (un cas rare d'autophagie intellectuelle). De mon propre point de vue, la seule contribution de Marx qui tienne encore debout, c'est sa conception normative de la bonne vie comme autoréalisation active au sein de la collectivité. La *théorie* marxiste ne peut rien apporter aux sciences sociales empiriques (ce qui ne condamne en rien les travaux individuels de chercheurs marxistes). Et pourtant, malgré sa faillite

intellectuelle, le marxisme continue à être enseigné dans les universités du monde entier, dans le plus pur style de l'obscurantisme, celui d'une phraséologie mâchée se faisant passer pour des arguments.

Laissons maintenant l'aspect *gaspillage* pour nous tourner vers ce qui est proprement *nuisible* dans l'obscurantisme mou. Dans les années 60 et au-delà, Bruno Bettelheim est parvenu à convaincre un grand nombre de gens que la cause de l'autisme résidait dans le comportement de parents négligents, en particulier chez la « mère frigidaire ». Cette conception, qui n'était étayée sur aucune preuve et dont nous savons aujourd'hui qu'elle était fausse, provoqua d'inutiles sentiments de culpabilité chez les parents d'enfants autistes (Severson, Aune et Jodlowski 2007). De la même manière,

Le fait que les souvenirs de victimes ou de témoins puissent se révéler faux ou inexacts, même si ceux-ci les croient vrais, n'est pas sans conséquences sur le système juridique et sur ceux qui défendent ou soignent les victimes de crimes. Certains psychothérapeutes utilisent des techniques de suggestion (du genre : « Vous ne vous souvenez pas de certaines violences sexuelles, mais vous en avez les symptômes, alors imaginons qui pourrait les avoir commises »). Cela peut conduire certains patients à adhérer à des croyances ou à des souvenirs qui sont faux, causant beaucoup de dégâts chez les patients eux-mêmes et chez ceux qui sont accusés. Lors d'un procès dans l'Illinois, le psychiatre Bennett Braun fut accusé par sa patiente Patricia Burgus d'utiliser drogues et hypnose pour la convaincre qu'elle possédait 300 personnalités différentes, qu'elle mangeait de gros morceaux de viande composés de chair humaine, et qu'elle était haute prêtresse dans une secte satanique. *On estime que plusieurs milliers de personnes ont été victimes de praticiens bien intentionnés qui appliquaient une « thérapie » s'avérant priver que la maladie elle-même.* (Loftus 2003 : 232 ; je souligne.)

Dans un procès qui s'est tenu en Norvège, dans lequel un père était accusé de violences sexuelles sur sa fille sur la seule base des déclarations de celle-ci, une experte psychologue témoigna pour dire que les pieux aiguisés de la clôture qui entourait une maison dessinée par l'enfant avaient selon toute vraisemblance une signification sexuelle (cf. le *Aftenposten* du 9 oct. 1999). Elle affirma, en outre, que le nombre de pieux sur la clôture indiquait avec une forte probabilité le nombre d'occasions au cours desquelles la fillette avait subi des violences. Le père passa deux semaines en prison, dans une cellule de sécurité, échappa tout juste à une condamnation pour inceste, mais sa vie était détruite. Plus tard, la fillette avoua qu'elle avait tout inventé.

Il est inutile de démontrer que, dans un sens, le marxisme a causé d'énormes dégâts. Mais il apparaît moins évident que le marxisme en tant que *théorie* – et non en tant que pratique ou justification d'actions entreprises dans d'autres domaines – ait causé de réels dégâts. L'idée stalinienne d'une « complicité objective »,

alors qu'elle est cohérente avec certains aspects fonctionnalistes du marxisme, reflète probablement une tendance très générale de l'esprit humain. L'idée plus spécifique de la « politique du pire » ou *crisis maximization* – l'idée que les choses doivent empirer, *être rendues* pires pour pouvoir s'améliorer – a peut-être une ascendance marxiste plus directe. Pourtant, ici encore, il existe de nombreux exemples sans rapport avec le marxisme, tel le comportement de Louis XVI en 1790-1791. Sur un plan plus général, toutefois, les successeurs de Marx n'ont rien renié de l'hybris intellectuelle qui le caractérisait, à commencer par la croyance en un progrès de l'histoire conduisant à une issue souhaitable, inévitable et prévisible. La critique la plus sérieuse que l'on puisse émettre contre Marx, c'est que son mépris pour ce qu'il nomme les « droits bourgeois » a probablement eu une influence directe sur les violations massives des droits de l'homme commises par ses successeurs. Je renvoie le lecteur aux analyses inégalées de Leszek Kolakowski (1978) concernant ces comportements et leurs conséquences désastreuses.

*

Je passe maintenant à défendre certaines positions qui paraîtront peut-être plus surprenantes et plus discutables. Elles concernent l'obscurantisme *dur*.

Il y a eu de nombreuses tentatives visant à expliquer le comportement humain par des modèles quantitatifs. Les plus connues sont peut-être la théorie du choix rationnel (y compris la théorie des jeux), l'*agent-based modeling* et la théorie des réseaux. Le peu que je connais des deux dernières me laisse quelque peu sceptique, mais je ne me sens pas capable de porter une critique tranchée à leur sujet. En revanche, ma longue familiarité avec les modèles du choix rationnel m'a confirmé dans un scepticisme que j'espère pouvoir mieux argumenter.

Avant d'exprimer les raisons de mon scepticisme, j'aimerais d'abord souligner que, à certains égards, elle reste de grande valeur. J'estime que le développement de la théorie du choix rationnel, en tant qu'*outil conceptuel* pour la compréhension des actions et interactions humaines, constitue la plus grande réussite dans le domaine des sciences sociales jusqu'à ce jour. Elle est en outre un *outil politique* indispensable pour changer les comportements, pour la simple raison que les gens répondent généralement aux incitations de manières prévisibles. Ce que je réfute, c'est qu'elle possède un statut privilégié en tant qu'*outil explicatif*.

Pour qu'une théorie exerce une fonction explicative, elle doit satisfaire au moins deux critères : elle doit avoir des implications claires pour le comportement et le comportement en question doit être réellement observé. Ce sont deux conditions nécessaires (quoique non suffisantes). La théorie du choix rationnel échoue fré-

quemment sur ces deux points. Elle peut rester *indéterminée* et les gens peuvent se conduire de manière *irrationnelle*. Dans ce qui fut peut-être la première critique sérieuse contre cette théorie, Keynes mettait l'accent sur l'indétermination, en raison notamment de l'*omniprésence de l'incertitude*. Sa critique s'exerçait en particulier (mais pas seulement) sur les cas où des agents devaient produire des attentes relativement au comportement d'autres agents ou au développement de l'économie à long terme. Avec la crise économique actuelle, une telle objection est revenue au premier plan. Avant la crise, si l'on remonte aux années 1970, les objections à la théorie étaient fondées sur l'omniprésence du *comportement irrationnel* ; par ailleurs, la psychologie expérimentale et l'économie comportementale ont révélé nombre de mécanismes qui poussent les individus à s'écarter du comportement prescrit par la théorie du choix rationnel.

Si on laisse de côté certaines sources plus techniques d'indétermination (loin d'être négligeables pourtant), celle qui reste fondamentale est fâcheusement simple : *comment peut-on attribuer aux agents sociaux une capacité à effectuer des calculs qui occupent un nombre considérable de pages dans les annexes mathématiques des meilleurs journaux d'économie et de science politique* et qui ne peut être acquise qu'après de longues années de formation savante ? Voici quelques-unes des réponses les plus fréquemment données à cette question, avec mes propres objections :

1. Il faut accepter toute théorie qui induit des prévisions justes, même lorsque l'on ne comprend pas comment elle le fait (p. ex., la mécanique quantique). *Objection* : les sciences sociales n'induisent que très peu de prévisions justes, à l'exception des effets à court terme engendrés par de faibles changements dans les variables économiques.

2. Même si les agents sont incapables de maximiser intentionnellement dans des situations complexes, la sélection naturelle ou sociale éliminera ceux qui ne maximisent pas. *Objection* : Le raisonnement est fantaisiste. Aucun modèle explicite n'existe.

3. Les erreurs individuelles s'annuleront les unes les autres au sein de l'ensemble. *Objection* : Il n'y a aucune raison de penser qu'elles sont symétriquement distribuées autour de la bonne réponse.

4. Un joueur de billard expert et capable de repérer les angles serait parfaitement incapable de résoudre les équations correspondant ; pourtant, il agit comme s'il en était capable. *Objection* : Personne n'est jamais expert pour *toutes* les situations dans lesquelles les économistes appliquent la théorie du choix rationnel. On estime que la formation requise pour devenir expert dans *un* domaine, quel qu'il soit, exige environ 10 000 heures de pratique.

Pour ce qui concerne l'irrationalité, je me contenterai de présenter une (brève !) liste de mécanismes solides⁴ :

- actualisation hyperbolique du temps ;
- aversion à la perte ;
- coûts irrécupérables et erreurs de planification (particulièrement néfastes lorsqu'ils se produisent ensemble) ;
- tendance des événements inhabituels à déclencher des réactions émotionnelles plus fortes (un effet de la « théorie des normes ») ;
- écarts d'empathie froid-chaud et chaud-froid ;
- aversion du compromis et de l'ambiguïté ;
- tendance à seconder ses croyances et préférences ;
- heuristique de la représentativité et de la disponibilité ;
- violations des règles de conjonction/disjonction ;
- effet de certitude et effet de pseudo-certitude ;
- cadre, encadrement et calcul mental des choix ;
- cas où « moins, c'est plus », et « plus, c'est moins » ;
- sensibilité aux changements à partir d'un point de référence plutôt qu'à niveau absolu ;
- rôle biaisant du *statu quo* et des options par défaut ;
- amélioration plutôt que maximisation ;
- raisonnement motivé et biais d'auto-complaisance dans les jugements ;
- auto-signallement et pensée magique ;
- choix non conséquents et non rationnels ;
- suffisance et illusion de contrôler ;
- utilisation de modèles fallacieux.

De nombreux chercheurs – et pas que des théoriciens du choix rationnel – estiment cette prolifération de mécanismes fastidieusement rapide. Certains sont également gênés par le fait que, contrairement à l'économie du choix rationnel, l'économie comportementale ne repose pas sur une théorie unifiée. Ou plus exactement, qu'elle est composée d'un ensemble de théories ou de mécanismes qui ne sont pas liés par déduction les uns aux autres. Le comportement humain semble être guidé par un certain nombre de *bizarries sans liens entre elles* plutôt que par une mise à profit maximale et cohérente de l'utilité. En réalité, il y a tellement de *bizarries* que l'on peut bien s'attendre à ce qu'il y en ait une pour chaque comportement observé. Même si ces scrupules sont compréhensibles, ils ne viennent pas remplacer la critique raisonnée. L'économie comportementale n'a pas l'intention de laisser sa place.

4. Les ouvrages de référence sur ces mécanismes sont ceux de Kahneman, Slovic et Tversky (1982), Kahneman et Tversky (2000), Gilovich, Griffin et Kahneman (2002), et enfin Camerer, Loewenstein et Rabin (2004).

Pour ce qui regarde l'analyse de données, je ne puis rien affirmer qui soit de ma compétence directe. Je m'appuie essentiellement sur les travaux de David Freedman, un maître reconnu dans le domaine de la statistique pure et appliquée. Il a mené un certain nombre d'analyses détaillées sur six articles publiés dans d'importantes revues spécialisées : quatre tirés de l'*American Political Science Review*, un du *Quarterly Journal of Economics* et un de l'*American Sociological Review*. L'un d'eux fut nommé « meilleur article de l'année » par la revue où il avait été publié. Le nombre d'erreurs et d'incohérences qu'il a trouvées – certains d'entre elles tellement élémentaires que je les ai moi-même comprises – est hallucinant.

Freedman a montré le nombre de pièges, de sophismes et de tentations qu'entraîne l'analyse de régression couramment pratiquée (cf. Achen 2002 et Abelson 1995). Je citerai deux de ses remarques parmi celles que je préfère. La première est tirée d'un article resté célèbre, « Statistical Models and Shoe Leather » :

Une hiérarchie rudimentaire en quatre points pourra être utile :

1. La régression fonctionne généralement, même si (comme tout) elle est imparfaite et peut parfois se tromper.
2. La régression fonctionne parfois dans les mains de praticiens adroits, mais elle ne convient pas pour un usage courant.
3. La régression pourrait fonctionner, mais ça n'a encore jamais été le cas.
4. La régression ne fonctionne pas.

Les manuels, les dépositions au tribunal ou les interviews dans les journaux semblent ranger la régression dans la catégorie 1. La catégorie 4 semble trop pessimiste. Ma propre position se trouve entre les catégories 2 et 3, même si les bons exemples sont plutôt difficiles à trouver. (Freedman 2010 : 46.)

Lorsque j'ai présenté mes objections contre l'analyse de données, mes critiques se sont essentiellement placés au point 1.

Le second passage que je citerai présente une caricature des réponses que les modelisateurs pourraient faire à sa critique – qui, comme toutes les bonnes caricatures, révèle des traits de son objet :

Les réponses des modélisateurs. Nous connaissons tous cela. Rien n'est parfait. Les modèles linéaires donnent une bonne première approximation. Les modèles log-linéaires donnent une bonne première approximation. Les hypothèses sont raisonnables. Les hypothèses n'ont aucune importance. Les hypothèses sont conservatrices. Vous ne pouvez pas prouver que les hypothèses sont fausses. Les biais annuleront. Nous pouvons modeler les biais. Nous ne faisons que ce que tout le monde fait. Aujourd'hui nous utilisons des techniques plus sophistiquées. Si nous ne le faisons pas, d'autres le feront. Qu'est-ce que vous feriez ? Le décideur sera plus à l'aise avec nous que sans nous. Nous avons tous des modèles mentaux, ne pas utiliser de modèle est encore un modèle. Les modèles ne sont pas totalement inutiles. Vous devez

faire de votre mieux avec les données. Vous devez faire des hypothèses pour pouvoir avancer. Vous devez donner aux modèles le bénéfice du doute. *Où est le mal ?* (Freedman 2005 : 194 ; je souligne.)

Je vais revenir à la question du mal, du nuisible. Mais pour commencer, voyons la question du gaspillage. Je crois que bien des travaux en économie et en sciences politiques qui s'inspirent de la théorie du choix rationnel sont dépourvus de tout intérêt empirique, esthétique ou mathématique – autrement dit, qu'ils n'ont *pas la moindre valeur*. Je serais incapable de faire une estimation quantitative de la proportion de ce type de travaux dans les meilleures revues spécialisées, mais je suis convaincu que cela représente un gaspillage épouvantable. Je crois, mais j'en suis moins sûr, qu'il en va de même pour maintes analyses de données.

L'importance de la nuisance causée est plus difficile à estimer. Je ne connais aucune étude détaillée cherchant à mesurer le rôle joué par cette hybris modélisatrice dans la faillite du *hedge fund* LTCM (*Long Term Capital Management*), en 1998, qui aura coûté aux investisseurs 4,5 milliards de dollars, ou dans la crise financière actuelle. La cupidité, le calcul sur le court terme et la libéralisation ou *deregulation* ont peut-être été des facteurs plus déterminants qu'une confiance aveugle dans des modèles ayant gagné le prix Nobel. Même si de nombreux exemples peuvent être cités de gestionnaires de fonds expliquant à leurs clients que, d'après leurs modèles, une crise d'une ampleur de celle qui a eu lieu depuis 2007 ne peut se produire qu'une fois toutes les n années – n étant un nombre très élevé –, il reste encore à prouver que ces gestionnaires ont vraiment *cru* dans ces modèles et qu'ils les ont utilisés comme bases de leurs décisions. Après tout, comme nous l'avons constaté, ils avaient très peu à perdre si les modèles avaient tort.

Ceci étant dit, il me paraît difficile de croire qu'une foi excessive dans l'efficacité des marchés et dans la rationalité des acteurs du marché n'ait pas joué un rôle dans l'apparition de la crise. Étant donné que l'information qui est reflétée dans les prix est un bien public, personne n'a intérêt à la produire (Grossman et Stiglitz 1980). Ce problème non prévu génère une diversification mécanique des actifs qui remplace la *due diligence* (Bhidé 2009). La « cure Warren Buffett » ressemble à la « sociologie de la semelle » que David Freedman proposait pour maintenir l'honnêteté de l'analyse des données : il s'agit en fait d'un *investissement de la semelle*.

Revenons maintenant à la possible nocivité de l'analyse de données. Considérons comme exemple l'impact d'une économie style école de Chicago sur la législation concernant la peine de mort et le contrôle des armes à feu. Citons le résumé suivant :

En 1975, l'analyse de séries diachroniques de données à l'échelle nationale a conduit Isaac Ehrlich à affirmer que chaque exécution avait sauvé huit vies. Un an plus tard l'avocat général des États-Unis,

Robert Bork, citait l'étude d'Ehrlich à la Cour suprême. La Cour, tout en déclarant ne pas avoir tenu compte de données empiriques, mit fin au moratoire sur la peine de mort en validant plusieurs statuts incluant la peine capitale lors de l'arrêt *Gregg v. Georgia* et d'autres cas similaires. (Donohue et Wolfers 2005 : 792.)

L'étude d'Ehrlich n'a pas été validée, mais une nouvelle série d'études revendiqua avoir trouvé des effets similaires. Commentant une analyse qui contestait ses conclusions, Ehrlich déclara que « si des variations telles que le chômage, l'inégalité des revenus, la probabilité d'arrestation et la volonté d'utiliser la peine de mort sont prises en compte, il faut conclure que la peine de mort présente un effet dissuasif important » (cité dans Fessenden 2000). Plus sobrement, Christopher Achen (2002 : 446) nous avertit qu'« une étude statistique présentant plus de trois variables explicatives est dépourvue de sens ». Il y a tellement de manière de tricher avec les chiffres.

Des remarques similaires s'appliquent à la position de John Lott (2000), qui défend le droit de porter des armes à feu cachées sous prétexte qu'il sauverait des vies – une thèse adoptée par John Ashcroft, procureur général sous l'administration Bush. Commentant l'étude de Lott, Hashem Dezhbakhs écrit que « la survivance universitaire d'une étude contestable peut fort bien n'avoir que peu de conséquences. Malheureusement, les conséquences néfastes d'une mauvaïse politique influencée par une recherche contestable peuvent nuire à des générations » (cité dans Donohue et Wolfers 2005 : 745.). En d'autres termes, nous pouvons tolérer le gaspillage, mais ne devrions pas accepter ce qui est nuisible.

Les partisans de la peine de mort et des lois sur le port d'arme répondront que ces mesures ont tendance à *réduire* la nuisance. Dans leur discussion du troc entre vies humaines, Cass Sunstein et Adrian Vermeule (2005 : 708) défendent la peine de mort sur ces bases. Certes, ils qualifient leur argument de « conditionnel », valable uniquement si certaines conditions empiriques sont remplies. Pourtant les auteurs font preuves d'une hybris considérable lorsque, en tant que spécialistes du droit sans la moindre formation en économie, ils affirment qu'« une étude importante a montré que, sur une moyenne nationale, chaque exécution a un effet dissuasif sur environ dix-huit crimes » et se mettent à en discuter les implications ». S'ils avaient lu David Freedman, ils auraient compris que l'idée d'exécuter des gens en se fondant sur des analyses statistiques est moralement inacceptable. Il y a bien *trop d'incertitude au sujet des faits* pour justifier cette action irréversible (je ne suis pas en train de dire que c'est là la seule raison pour être contre la peine de mort). Je crois par ailleurs que cette « étude importante » se trompe, mais ce n'est qu'une opinion de seconde main, qui n'a pas beaucoup d'importance ici.

Les lecteurs qui partagent avec moi l'idée que l'obscurantisme, dur ou mou, est suffisamment répandu pour justifier qu'on s'en inquiète, ont dû s'interroger sur ses *causes* et ses possibles *remèdes*. J'ai avancé ailleurs certaines hypothèses concernant les mécanismes psychologiques et sociologiques susceptibles de favoriser la production d'absurdités à grande échelle (Elster 2009a ; cf. Gambetta et Origgi 2009). J'ajouterai encore ce qui suit.

Lorsque nous croyons avoir trouvé la cause d'un phénomène, il se produit un réflexe de satisfaction. D'autres opérations mentales peuvent également déclencher des réflexes. Il y a un réflexe lorsqu'on repère une *similarité* entre deux phénomènes, un réflexe lorsqu'on réalise que ce phénomène a *des conséquences bénéfiques* sur quelqu'un ou quelque chose, un réflexe lorsqu'on constate qu'un autre phénomène *aurait pu être* la cause du phénomène que l'on est en train d'étudier. Du fait que toutes ces observations satisfont notre besoin profond de trouver un ordre, des normes et des significations dans l'univers, *ils déclenchent un réflexe que l'on prend trop facilement pour la chose réelle* : le réflexe de l'explication. Je livre cette idée non pas au titre de vérité établie, mais au titre d'hypothèse afin d'expliquer le pouvoir que les *analogies*, les *explications fonctionnelles* ou les *simplifications fantaisistes* ont sur l'esprit. Ces tentatives de raccourcis dans le domaine du savoir doivent également beaucoup de leur succès à notre réticence à admettre l'ignorance. Comme Montaigne (1967 : 415) l'a écrit : « Il s'engendre beaucoup d'abus au monde, ou pour le dire plus hardiment, tous les abus du monde s'engendrent de ce que qu'on nous apprend à craindre de faire profession de notre ignorance, et que nous sommes tenus d'accepter tout ce que nous ne pouvons réfuter. »

Concernant les remèdes, je suis largement pessimiste. Les obscurantistes, aussi bien en version dure qu'en version molle, sont tellement nombreux qu'ils seront toujours capables de rassembler ce grand nombre de citations qui menacent de devenir une condition nécessaire et suffisante pour se financer et survivre. L'un des leviers possible du changement passerait par une lecture critique, minutieuse et détaillée – *une critique de la semelle* –, du genre de celle illustrée par ces chercheurs à l'esprit civique que je citais au début. Espérons qu'il y aura suffisamment de chercheurs possédant à la fois les compétences et l'esprit civique pour suivre leur exemple. Dans le même temps, bien sûr, nous pouvons espérer que l'obscurantisme finira par reculer ou du moins qu'il sera repoussé lorsque la recherche sérieuse, non obscurantiste, prospérera.

Jon ELSTER.
(Collège de France.)

Traduit de l'anglais par Thierry Loisel.

Références

- Abelson, R. (1995) *Statistics as Principled Argument*. Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum.
- Achen, C. (2002) « Towards a New Political Methodology », *Annual Review of Political Science*, 5 : 423-450.
- Althusser L. (1970) « Les Appareils idéologiques de l'État », *La Pensée*, 151 : 3-38.
- Barry, B. (2001) *Culture and Equality*. Oxford : Polity.
- Bhidé, A. (2009) « In Praise of More Primitive Finance », *Economists' voice*, 6(3) : 1-8.
- Camerer, C., Loewenstein, G. et Rabin, M. éds (2004) *Advances in Behavioral Economics*. Princeton : Princeton University Press.
- Cohen, G. A. (2002) « Deeper into Bullshit », dans S. Ross et L. Overton (éds) *Contours of Agency. Essays on Themes from Harry Frankfurt*, p. 321-339. Cambridge, MA : MIT Press.
- Davidson, J. (2004) *Hypocrisy and the Politics of Politeness*. New York : Cambridge University Press.
- Dawes, R. (1994) *House of Cards*. New York : Free Press.
- Donohue, J. et Wolfers, J. (2005) « Uses and Abuses of Empirical Evidence in the Death Penalty Debate », *Stanford Law Review*, 58 : 791-846.
- Elster, J. (1983) *Sour Grapes*. New York : Cambridge University Press.
- Elster, J. (2007) *Explaining Social Behavior*. New York : Cambridge University Press.
- Elster, J. (2009a) « Excessive Ambitions », *Capitalism and Society*, 4(2) : 1-30.
- Elster, J. (2009b) « Interpretation and Rational Choice », *Rationality and Society*, 21(1) : 5-33.
- Fessenden, F. (2000) « Deadly Statistics: A Survey of Crime and Punishment », *New York Times*, Sep 22.
- Foucault, M. (1975) *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1994) « Le Jeu de Michel Foucault » (entretien, 1977) dans *Dits et écrits, 1954-1988*, t. III : 1976-1979, p. 298-329. Paris : Gallimard.
- Frankfurt, H. (2005) *On Bullshit*. Princeton : Princeton University Press.
- Freedman, D. (2005) *Statistical Models*. New York : Cambridge University Press.
- Freedman, D. (2010) *Statistical Models and Causal Inference: A Dialogue with the Social Sciences*. New York : Cambridge University Press.
- Gambetta, D. et Origi, G. (2009) « L-Worlds: the Curious Preference for Low-Quality and its Norms », *Ox. Series of Working Papers in Linguistics*, 1(23) ; www.sociology.ox.ac.uk/documents/working-papers/2009/2009-08.pdf
- Gjelsvik, O. (2006) « Bullshit Illuminated », dans J. Elster, O. Gjelsvik, A. Hylland et K. O. Moene (éds) *Understanding Choice, Explaining Behaviour*, p. 101-111. Oslo: Oslo Academic Press.
- Gilovich, T., Griffin, D. et Kahneman, D., éds (2002) *Heuristics and Biases*. New York : Cambridge University Press.

Grossman, S. et Stiglitz, J. (1980) « On the Impossibility of Informationally Efficient Markets », *American Economic Review*, 70(3) : 393-408.

Heydt-Stevenson, J. (2000) « "Slipping into the ha-ha" : Bawdy Humor and Body Politics in Jane Austen's Novels », *Nineteenth-Century Literature*, 55(3) : 309-339.

Jakobson, R. et Lévi-Strauss, C. (1962) « Les Chats de Charles Baudelaire », *L'Homme*, 2(1) : 5-21.

Kahneman, D., Slovic, P. et Tversky, A., eds (1982) *Judgment under Uncertainty*. New York : Cambridge University Press.

Kahneman, D. et Tversky, A., eds (2000) *Choices, Values, and Frames*. Cambridge : Cambridge University Press.

Kolakowski, L. (1978) *Main Currents of Marxism*. Oxford : Oxford University Press.

Loftus, E. (2003) « Our Changeable Memories: Legal and Practical Implications », *Nat. Rev. Neurosci.*, 4(3) : 231-234.

Loftus, E. et Ketcham, K. (1994) *The Myth of Repressed Memory*. New York : Saint Martin's Press.

Lott, J. R. (2000) *More Guns, Less Crime*. Chicago : University of Chicago Press.

Montaigne, M. de (1967) *Essais*. Paris : Seuil.

Nature (2009) « Psychology: a Reality Check », *Nature*, 461 : 847.

Said, E. (1989) « Jane Austen and Empire », dans Eagleton, T. (éd.) *Raymond Williams: Critical Perspectives*, p. 150-164. Boston : Northeastern University Press.

Said, E. (1993) *Culture and Imperialism*. New York : Knopf.

Severson, K. D., Aune, J. A. et Jodlowski, D. (2007) « Bruno Bettelheim, Autism, and the Rhetoric of Scientific Authority », dans Osteen, Mark (éd.) *Autism and Representation*, p. 65-77. New York : Routledge.

Sokal, A. (1996) « Transgressing the Boundaries: Towards a Transformative Hermeneutics of Quantum Gravity », *Social Text*, 46/47 : 217-252.

Sokal, A. et Bricmont, J. (1999) *Impostures intellectuelles*. Paris : Livre de poche.

Sunstein, C. et Vermeule, A. (2005) « Is Capital Punishment Morally Required ? Acts, Omissions, and Life-Life Tradeoffs », *Stanford Law Review*, 58 : 703-750.